

du côté de Nancy.... vous en arrivez peut-être pour m'annoncer qu'ils sont morts et que j'hérite?... Diable! ça serait une fameuse nouvelle que je recevrais là! et si c'était ça, vous ne devriez pas me tenir si long-temps le bec dans l'eau.

— Je ne suis pas Lorrain, Dieu merci! dit le hussard en relevant sa moustache. Vous connaissez le proverbe?..... Je suis de Besançon, Franc-Comtois; j'ai quitté l'armée de la Loire, il y a quatre mois environ, pour venir à Paris, où je demeure, rue du Perche, n° 7, en face de l'église Saint-François, et je ne viens pas vous annoncer une mort, mais une naissance.... Y êtes-vous maintenant?

— Oui, j'y suis à peu près, répondit Firmin, dont la figure s'altéra visiblement.

— Eh bien! qu'est-ce que vous en dites?

— Moi? rien du tout..... Qu'est-ce que ça me fait?

— Ce n'est pas bien parler, mon camarade! Écoutez: je sais que vous êtes fâché avec la petite femme dont il est question, et je ne vous en demande pas le motif; mais elle est trop intéressante pour que vous l'abandonniez dans un moment où elle vient d'être mère. Elle vous aime; vous devez l'aimer encore, car je crois qu'il n'y a pas de reproche grave à lui faire. Elle

mène une conduite exemplaire; j'en suis témoin, moi, comme tous les gens de la maison. Allons, ne la boudez plus! revenez près d'elle en bon garçon, en homme d'honneur; vous la rendrez bien heureuse! Je serai le parrain du petit, et tout ira bien.

— Tout ira bien? vous croyez?... moi, je ne suis pas du même avis; je dis que tout irait mal.

— Et pourquoi?

— Pourquoi?... pourquoi?... Parce que... et voilà!

— Vous aurez bien la complaisance de m'en dire un peu plus long, n'est-ce pas? Je vous crois un honnête homme, un homme qui connaît ses devoirs et...

— Honnête homme!... oui, je m'en flatte.... je gagne ma vie honorablement... je ne dois rien à personne.

— C'est déjà bien; mais il faut encore autre chose pour se faire complètement estimer, c'est de n'avoir qu'une parole et de tenir ses promesses.

— Qui vous dit que je ne tiens pas les miennes?

— Quand vous avez séduit Clémentine, ne lui avez-vous pas juré qu'elle serait votre femme?

— Oh! des sermens comme ceux-là... on en fait à la douzaine!.... en voilà une *sévère*, par



exemple! S'il fallait épouser toutes les filles avec qui *l'on va!*

— Toutes n'espèrent point le mariage... La plupart savent très-bien ce qu'elles font... Ça les arrange. Mais quand une jeune fille est innocente, qu'elle croit ce que vous lui dites, la tromper est une infamie.

— Une infamie!

— Une insigne lâcheté.

— Dites donc, l'ami, allez doucement, s'il vous plaît! Est-ce que ça ne vous est pas arrivé, à vous, qui faites le bon apôtre?

— A moi? Jamais. Ma vie s'est écoulée au bivouac, et je n'ai connu de l'amour que ce qui s'achète en passant.

— C'est que vous n'avez pas pu faire autrement, sans doute. Moi j'aime mieux ce qu'on a pour rien, ou, comme on dit, avec de la monnaie de singe : ça revient moins cher et l'on peut en user plus souvent.

— Vous voulez dire ce qui s'obtient par hypocrisie?

— Ah ça! camarade, est-ce que c'est pour m'insulter que vous m'avez dérangé de mon ouvrage? C'est que je ne serais pas d'humeur à l'endurer, je vous en préviens! quoique je n'aie servi que deux ans, j'en détache un peu et j'ai du caractère; il ne faut pas trop m'échauffer la bile!

— Je n'insulte jamais qui que ce soit, et je ne suis pas venu près de vous dans cette intention-là. Vous avez servi? tant mieux: nous n'aurons pas besoin de crier pour nous entendre.

— Au fait, que voulez-vous de moi?

— La réparation de vos torts envers une femme à qui vous ne pourriez en reprocher aucun.

— Et c'est elle qui vous envoie, en pensant que vos longues moustaches me feront peur et que je suis capable de céder à vos menaces?

— Je ne vous menace point, je vous prie, et je ne suis l'envoyé de personne. Je vous parle amicalement en faveur d'une femme qui m'a seulement raconté ses peines et qui ne mérite pas le sort qu'elle a.

— Diable!... vous lui portez bien de l'intérêt!... Mais dans notre affaire, voyez-vous, il n'y a pas besoin d'avocat; c'est jugé. Je n'épouserai qu'une femme qui me conviendra sous tous les rapports.

— Vous voulez de la fortune?

— Je veux... je ne veux pas rester ouvrier toute ma vie, et si je m'embarque en ménage, ce sera pour avoir un établissement. Il y a un enfant de fait? eh bien! qu'on s'en débarrasse! qu'on le mette en pension *chez ma tante!* Ni vu ni connu, et voilà! »



Frédéric commençait à perdre patience; pourtant il sut encore se contenir et dit à Firmin :

— Ce n'est pas là votre pensée ! Est-ce que vous pourriez repousser ainsi un pauvre petit malheureux dont vous êtes le père et qui ne vous a pas demandé de naître ?... Non, non, un homme qui a des sentimens ne peut pas faire ça !

— Des sentimens tant que vous voudrez : c'est bel et bon quand ça ne nuit pas à la bourse et à l'avenir ; mais je n'ai pas envie de *m'enfoncer* comme un imbécile ; je vise au solide : si Clémentine peut m'apporter en mariage une dizaine de mille francs, oh ! alors je ne ferai plus de difficulté, car c'est une bonne fille ; mais autrement, bonsoir.

— Ainsi il n'y a que sa pauvreté qui vous arrête ?

— Rien autre chose. Je conviens qu'elle s'est toujours bien comportée vis-à-vis de moi.

— Où l'avez-vous connue ?

— Chez sa mère, une brave femme, brodeuse deson état, et qui me recevait parce qu'elle croyait aussi que je venais pour le bon motif.

— A moins de dix mille francs vous n'épouseriez pas Clémentine ?

— Impossible !... Non, non, pas moyen ! La marchandise est chère dans notre profession... Mais d'ailleurs à quoi sert de dire là-dessus tant

de paroles ?... La pauvre diablesse n'a peut-être pas pour le quart-d'heure un rouleau de centimes dans sa commode.

— Et vous dites cela gaîment !... sans fouiller dans votre poche pour lui envoyer de quoi la soulager dans sa position ?

— Allons donc !... qu'elle s'en fasse donner par les riches ; elle est assez gentille pour ça : il ne manque pas d'amateurs.

— Assez, misérable gremlin ! s'écria le hussard en sautant à la gorge de Firmin ; assez ! ou je t'étrangle comme un sanzonnet ! »

L'ouvrier bijoutier, en se sentant saisir par une main aussi vigoureuse, se débattit et voulut riposter. Dans la lutte, la table fut renversée, les bouteilles tombèrent avec fracas sur le carreau, et le traiteur, se hâtant de monter avec ses garçons, trouva les deux adversaires aux prises ; le maréchal ferrant ayant tout l'avantage. On les sépara, non sans peine ; mais Firmin, qu'animait les fumées bachiques, et que la rage de n'avoir pas été le plus fort excitait à la vengeance, jura que l'affaire n'était point terminée, et qu'il lui fallait satisfaction de l'outrage fait à sa personne. « Tu l'auras, méchant tourlourou<sup>1</sup>, répondit Frédéric : nous nous

<sup>1</sup> Titre injurieux que les cavaliers donnent habituellement aux fantassins.



verrons assez tôt pour toi sur le terrain, prends patience ! » Le traiteur, au milieu de ce vacarme, tâchait de faire entendre sa voix en réclamation ; il tenait d'une main la carte du repas, et de l'autre montrait les bouteilles, les assiettes, les tasses et les verres cassés dont le plancher était couvert : sa péroraison obtint enfin les honneurs du silence ; on l'écouta. Frédéric paya sans vérifier le compte ; le calme se rétablit en apparence ; mais deux haines venaient de naître, et bientôt elles devaient se ruer l'une sur l'autre d'une manière plus funeste.

« Quelles sont tes armes ? dit le maréchal au bijoutier, en sortant du restaurant.

— Le briquet, répondit Firmin.

— Le briquet soit, j'accepte, quoique je ne m'en sois jamais servi. En as-tu une paire de disponible ?

— A la première caserne on nous en prêtera ; Nous y trouverons aussi des témoins, en payant un verre de vin.

— Marchons, dépêchons-nous, et que tout soit dit ; pour ne pas avoir l'air de fanfarons. »

Les deux ennemis se dirigèrent au pas accéléré vers la caserne du faubourg du Temple, dans les environs de laquelle ils ne tardèrent pas à rencontrer trois ou quatre voltigeurs mu-

nis de leurs sabres, et qui consentirent à se faire spectateurs du combat, après quelques mots d'explication donnés au plus prochain cabaret. Frédéric portait un ruban rouge à sa boutonnière, et son éloquence de vieux troupier persuada facilement l'auditoire qu'il avait les plus justes motifs de *couper une aile* à l'autre personnage. On prit un fiacre à l'heure, et le cocher fit gravir assez promptement à ses maigres coursiers la montagne de Belleville, pour se rendre au parc Saint-Fargeau.

Le trajet à faire n'était pas bien long ; la voiture fit halte devant un gros bouquet d'arbres, on en descendit, et cinq minutes après, le fer était croisé. Firmin avait perdu beaucoup de sa résolution ; au son de sa voix, au jeu des muscles de son visage, on pouvait facilement reconnaître qu'un sentiment de terreur avait éteint le feu de sa colère. Ses antécédens, connus plus tard, étaient d'ailleurs de mauvais garans de sa bravoure. Il avait en effet servi deux ans dans l'infanterie, mais au dépôt, affectant de souffrir de la poitrine, d'être toujours malade, afin de ne point faire partie des détachemens qui rejoignaient l'armée et se présentaient à l'ennemi. Ses grimaces ne furent point une vaine spéculation : elles trompèrent ses chefs ; on le crut réellement incapable de supporter les fatigues



de la guerre, et, quelque temps avant la première déchéance de Napoléon, il obtint son congé définitif. Revenu à Paris, sa manière d'être changea; il prit un air décidé et même *crâne* dans les ateliers des maîtres qui l'employaient; mais quand on lui tenait tête, il devenait beaucoup plus accommodant, et, s'il avait provoqué le hussard en duel, c'était uniquement au vin qui lui échauffait le cerveau qu'il fallait attribuer cette audace.

Frédéric était d'une toute autre trempe. Son courage, que n'effrayait aucun danger, ne cherchait pas, à propos de rien, l'occasion de se mettre en évidence, et quand un adversaire lui paraissait trop faible, il était assez généreux pour le ménager. A peine en garde contre Firmin, il vit que la tâche de se défendre ne serait pas bien difficile; car celui-ci, n'osant attaquer, tenait son sabre d'une main presque défaillante. Le hussard, dédaignant une victoire si peu glorieuse, voulut tenter encore une voie conciliatrice: « Tu trembles, dit-il à Firmin; serait-ce que ta conscience n'est pas tranquille? Parle: je ne désire pas la mort du pécheur; suis mes conseils, répare le mal que tu as fait, et soyons amis! » En prononçant ces derniers mots, il avait baissé vers la terre la pointe de son arme; un peu plus, cette confiance lui devenait fatale:

Firmin, saisissant le moment de se venger sans péril, se fendit et perça la poitrine du hussard; mais la blessure ne fut heureusement pas grave, et Frédéric, outré, furieux, d'une aussi noire perfidie, riposta par un coup si violent et si juste, que le poignet du traître en fut abattu net et jeté sur le sol. « Misérable! ajouta le vainqueur encore tout indigné, tu refusais du pain à des malheureux qui avaient le droit de t'en demander!... Maintenant tu mendieras le tien! »

A l'aspect de son effrayante mutilation, Firmin perdit connaissance. On le porta dans la voiture après s'être efforcé d'arrêter l'hémorrhagie avec tout ce que l'on put trouver de convenable; puis le fiacre se rendit à l'hôpital Saint-Louis, où de prompts secours furent administrés au blessé. Frédéric, ne croyant pouvoir quitter les voltigeurs, témoins de l'affaire, sans leur offrir quelques rafraichissemens, les remercia de leur obligeance, but à leur santé, et les quitta le plus tôt possible pour aller rejoindre Clémentine, bien cruellement alarmée de son absence.

La préoccupation de Frédéric et l'empressement qu'il mettait à retourner près de l'accouchée lui faisaient entièrement oublier sa blessure, dont il souffrait peu et qu'il avait recouverte avec son mouchoir sans autre appareil; mais le sang pénétrant à travers les plis



et replis du linge, trahissait le coup porté par son déloyal ennemi. Il parut ainsi devant Clémentine, qui dans le premier moment ne distingua pas cette preuve du duel : « Eh bien ! lui dit-elle, vous n'avez rien obtenu ? — Non, répondit Frédéric ; il faut oublier cet homme, c'est le plus odieux égoïste qui soit au monde, et je ne conçois pas que vous puissiez lui donner un regret.

— N'est-il pas le père de mon enfant, monsieur Frédéric ?

— Le père de votre enfant !... Oui, un joli père, ma foi ! Oh ! détrompez-vous, ma chère amie ! ne lui donnez pas ce titre ! savez-vous où il vous conseille de placer ce petit malheureux ?

— N'achevez pas !..... Je ne pourrais croire à cette insensibilité révoltante ! Quelque ingrat qu'il soit envers moi, il n'a pas le cœur assez corrompu pour me dicter une pareille action !

— Et moi je vous affirme et vous jure, sur mon honneur, dit Frédéric en portant la main à sa décoration, que c'est le plus vil et le plus lâche gueux que la terre ait jamais produit !

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Clémentine, qui suivit des yeux le geste du hussard, qu'avez-vous sur la poitrine ? Une large tache rouge !...

du sang !... Vous vous êtes battu !.. Vous êtes blessé.

— Rien, rien, ma chère enfant !.. une égratignure que je me suis faite, je n'y pensais seulement pas !

— Vous me trompez ! vous vous êtes battu !.. Ce que je pressentais est arrivé !

— Non, vous dis-je, calmez vos craintes, il ne s'est rien passé de fâcheux.

— Oseriez-vous m'en donner votre parole ? »

Frédéric ne sut que répondre, car il y avait équivoque dans son langage. Selon son opinion, ce n'était pas un malheur qu'un homme tel que Firmin fût aussi rigoureusement châtié ; mais l'âme de Clémentine pouvait en être affectée d'une vive douleur : « Je vous conterai cela demain, lui dit-il, quand vous serez un peu remise de toutes vos secousses ; tranquillisez votre pauvre cœur tremblant !.. Prenez soin de vous, au moins par pitié pour cet enfant, à qui vous vous devez, qui perdrait tout s'il n'avait plus de mère. Oui vous vous devez à lui, ne l'oubliez pas ! que cette idée soutienne votre courage ! »

La malade n'insista pas : elle n'adressa plus de questions à Frédéric ; mais on vit bientôt en elle se manifester un redoublement de fièvre qui la jeta dans le délire. Cent fois le nom de Firmin lui vint sur les lèvres ; tantôt elle le pro-



nonçait avec un air de courroux, tantôt avec l'expression de la tendresse. On s'étonnera peut-être qu'une femme animée de sentimens nobles, comme l'était Clémentine, pût aimer avec autant d'ardeur et de constance le misérable dont nous avons décrit le caractère? Cela ne doit cependant pas surprendre : les premières affections de l'amour sont aveugles; elles ne vont point chercher le mérite; elles naissent dans un jeune cœur avec l'impérieux besoin de s'épancher, l'inquiètent, le tourmentent, et le contraignent, pour sortir de ce malaise indéfinissable, de les accorder à l'objet qui en est souvent le moins digne, parce qu'avant un autre il a tâché de les attirer à lui. L'amour dans son principe ne pénètre pas en nous par la puissance d'une cause étrangère; il ne nous est point véritablement inspiré; c'est en nous-mêmes qu'il existe; c'est lui qui produit les erreurs de notre imagination et nous attache à ce que la raison nous conseilleraient de fuir. Quand le prisme devient un peu moins trompeur, on reconnaît sa faute; mais cette première passion, exerçant encore toute son énergie, sait vaincre les efforts qu'on fait pour la détruire; elle nous retient en esclaves. Clémentine était dans ce cas; elle n'estimait plus Firmin, mais elle ne pouvait s'empêcher de l'aimer.

Vers le soir, l'état de cette pauvre jeune femme devint plus alarmant. On fit appeler un médecin dont la science était malheureusement insuffisante pour guérir les maux de l'âme; ses prescriptions n'apportèrent aucun soulagement : la nuit de Clémentine fut horrible, et le lendemain matin on désespéra de la sauver. Frédéric avait passé toute cette nuit-là près d'elle : il craignait trop que la garde s'endormit et ne lui donnât pas tous les soins que réclamait sa position. Après avoir entendu l'opinion exprimée par le docteur, sa douleur fut poignante; deux grosses larmes roulèrent dans ses yeux, et pendant un instant la plus étouffante oppression lui ravit le pouvoir d'articuler un seul mot. « Allons ! s'écria-t-il à la fin, tout le monde ici ne doit pas se laisser abattre; il faut que quelqu'un reste à cet enfant !... Où sont les papiers de Clémentine ? En a-t-elle ici ? Voyons, cherchons !... » Aussitôt il se met en quête, ouvre les armoires, le tiroir d'une table, ceux de la commode, et parvient à trouver un acte de naissance : « Bien !... J'ai mon affaire, dit-il, et le voilà qui sort, court chez la sage-femme, l'envoie prendre l'enfant et se transporte à la Mairie avec deux habitans du quartier, priés comme témoins. — Où est le père ? demanda l'employé chargé de faire l'enregistrement.



— Présent ! répondit Frédéric :

— Vos noms, prénoms, domicile, âge, lieu de naissance et profession ?

— Frédéric Levaillant, demeurant à Paris ; trente-huit ans, né à Besançon, ancien hussard, maréchal ferrant et chevalier de la Légion-d'Honneur.

— La mère ?

Clémentine Duval ; dix-neuf ans, native de... tenez, voyez ce papier-là !

— Quels prénoms voulez-vous donner à l'enfant ?

— *Frédéric, César, Alexandre, Napoléon.* »

L'employé fit la grimace : c'était un homme de la restauration ; pourtant il écrivit ce qu'on lui dictait, et le registre fut signé par tous les assistans.

Au retour du hussard, Clémentine était morte ; elle ne connut pas la noble action qu'il venait de faire. « Infortunée créature ! dit-il en poussant un long gémissement, repose en paix ! Sois heureuse là-haut puisque tu n'as pu l'être sur la terre ! Un appui reste à ton enfant ; il est maintenant le mien. »

Le besoin de repos que Frédéric devait éprouver après tant d'émotions et de fatigues ne l'empêcha pas de veiller encore, pendant la nuit suivante, au chevet de Clémentine. Déjà son fils adop-

tif était confié aux soins d'une nourrice habitant un village des environs de Paris, et sous ce rapport il était tranquille ; mais combien de pénibles réflexions durent assiéger son esprit pendant les lentes heures de silence et d'isolement qu'il passa dans cette chambre où la malheureuse Clémentine avait, elle-même, si long-temps souffert et pleuré seule ! « Que Dieu la plaigne et la récompense, disait-il mentalement ; c'est souvent une bien triste chose qu'une existence de femme, et l'on a grand tort de s'en jouer comme l'a fait ce misérable Firmin ! C'est lui qui l'a flétrie et tuée ; mais il en porte le châtiement ! Adieu ses rêves d'ambition ! Qu'il s'adresse maintenant à la pitié des autres et qu'il en soit repoussé, voilà le supplice que je lui souhaite !

Les apprêts de l'enterrement de Clémentine furent déchirans pour Frédéric ; son courage faillit y succomber. Pâle, défait, épuisé, sa figure offrait un étrange contraste avec le visage impassible des croque-morts qui clouèrent le cadavre dans la bière. Oh ! combien il aurait voulu rappeler à la vie ce corps inanimé ! rouvrir ces beaux yeux à jamais éteints pour en obtenir un regard favorable à son amour ! Cette femme était la première qu'il aimait, et, malgré ses efforts pour qu'elle devint l'épouse d'un autre, il n'eût pas désiré de plus grand bonheur



que celui de passer le reste de son existence auprès d'elle avec l'espoir d'en être payé de retour.

Une seule personne accompagna le corbillard au cimetière : il n'est pas besoin de la nommer. On déposa le corps dans son dernier asile et la lugubre cérémonie fut achevée.

Frédéric revint dans la chambre déserte ; il avait envie d'y dérober un objet précieux : c'était le portrait de Clémentine fait par un artiste inhabile, mais assez ressemblant toutefois. En arrachant le clou qui retenait cette peinture à la muraille, un bruit semblable à celui que produisent des piles d'argent qui s'écroulent, vient le frapper. Il détache un lambeau de papier pourri, découvre une petite porte d'armoire, la heurte avec force, et le même son lui parvient encore!.. « Qu'est-ce que cela? dit-il avec surprise : un trésor aurait-il été si voisin de la misère!... Voyons!... » A l'instant, par deux ou trois grands coups de marteau il brise la porte, et qu'aperçoit-il? une masse énorme de pièces de six francs entremêlée de fragmens de sacs rongés par les souris!.. « Pauvre Clémentine! soupira-t-il, si nécessaire auprès d'une pareille somme! Quel changement dans ton sort si cette trouvaille eut été faite par toi!... On ne t'aurait pas dédaignée, alors!..... Bizarre destin que le nôtre! »

Frédéric transporte secrètement l'argent dans sa chambre, paie son terme, celui de Clémentine, avidement réclamé par le propriétaire, et quitte cette maison de douleur et d'aventures. Vingt-huit mille francs sont en sa possession ; il s'occupe d'en placer vingt mille au nom de son fils, et garde le reste pour le partager avec madame Duval, mère de Clémentine, s'il en découvre la demeure. On sut plus tard qu'un vieux prêtre, d'une avarice extrême, avait long-temps habité la chambre de Clémentine et qu'il y était mort ; ce fut de lui probablement que le hussard devint héritier.

Au sortir de l'hôpital, Firmin, réalisant la prédiction de Frédéric, tendit aux âmes charitables la main qui lui restait ; il subsiste encore d'aumônes, et peut-être lui avez-vous donné, lecteur, si vous passez quelquefois rue de Choiseul.

JEAN MAY.

